érudit
www.erudit.org

Compte rendu

« Photos surexposées. Photos sous-exposées : *24 Poses (portraits)* »

Jacqueline Bouchard

Jeu : revue de théâtre, n° 110, (1) 2004, p. 49-51.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

http://id.erudit.org/iderudit/25594ac

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 08:22

JACQUELINE BOUCHARD

Photos surexposées, photos sous-exposées

On appréciera « la p'tite vie » dans tout son réalisme avec cette pièce de Serge Boucher, qui a écrit notamment *Natures mortes*, mises en scène par Michel Tremblay, et *Motel Hélène* qui lui a valu la Prime à la création du Fonds Gratien Gélinas en 1995[1]. Comme le souligne le metteur en scène Bertrand Alain, le texte est ici « sans fard ». Un texte d'une banalité crue, sans prétention, croquée sur le vif d'échanges creux dont la seule fonction est de faire du bruit afin de meubler les vides inquiétants d'un semblant de communication, lorsque faire semblant devient un rituel nécessaire et un refuge contre la solitude.

24 Poses (portraits)

TEXTE DE SERGE BOUCHER. MISE EN SCÈNE : BERTRAND ALAIN, ASSISTÉ D'HÉLÈNE RHEAULT ; DÉCOR : MICHEL GAUTHIER ; COSTUMES : LUCIE LAROSE ; ÉCLAIRAGES : ALEXANDRE NADEAU ; ENVIRONNEMENT SONORE : FABRICE TREMBLAY. AVEC NANCY BERNIER (CAROLE), JEAN-JACQUI BOUTET (DENIS), PIERRE GAUVREAU (ROGER), MARIE-GINETTE GUAY (CLAIRE), JEAN-SÉBASTIEN OUELLETTE (ANDRÉ), CAROLINE STEPHENSON (NICOLE), GUY-DANIEL TREMBLAY (RICHARD) ET RÉJEAN VALLÉE (FRANÇOIS). PRODUCTION DU THÉÂTRE DE LA BORDÉE, PRÉSENTÉE DU 16 SEPTEMBRE AU 11 OCTOBRE 2003.

Le décor, lui aussi, est sans fard. Michel Gauthier reproduit exactement la cour arrière d'une résidence de banlieue typique : pelouse, terrasse, table et chaises blanches en plastique. Une clôture de treillis en bois traité, un cabanon, un mur de briques avec porte patio complètent l'ensemble et circonscrivent l'action. La façade de la maison, qui devient transparente au besoin, permet d'observer le comportement des gens lorsqu'ils sont seuls avec ce qui les ronge. Cette technique trouve ici sa pertinence, mais les éléments dramatiques qu'elle permet d'introduire dans la pièce ajoutent peu de choses à l'histoire : on aura déjà deviné, à travers les propos des convives, ce qui devient explicite par le moyen du voyeurisme. De même, les voix *off* qui interviennent dans la fête pour remettre en évidence certaines répliques des invités, si elles ont pour effet de marquer l'isolement affectif de tel ou telle, ne développent pas davantage la psychologie des personnages, sauf dans le cas de François dont on saisit l'exaspération à paraître ce qu'il n'est pas et à ne pas devenir ce qu'il veut être.

Le sujet est simple. Richard a 40 ans et sa femme Nicole convie sa belle-famille à cet anniversaire. Le temps de l'action est celui de la réunion : elle débute et se termine

1. Sur la création de ces deux pièces, voir les articles de Patricia Belzil, « La vie sans mode d'emploi. *Natures mortes* », (*Jeu* 69, 1993.4, p. 147-151) et « Motel des rêves brisés. *Motel Hélène* » (*Jeu* 84, 1997.2, p. 75-80). Sur la création de *24 Poses (portraits)* au Théâtre d'Aujourd'hui, voir son compte rendu, « Un dimanche en banlieue », dans *Jeu* 95, 2000.2, p. 14-16. NDLR.

avec la fête. D'entrée de jeu, dynamique familiale oblige, le rôle que chacun y occupe et les caractères sont définis, les travers ressortent et les costumes sont à l'avenant. Cela démarre sur les chapeaux de roues, dans l'excitation des retrouvailles, dans un chassé-croisé de réparties qui annoncent des moments truculents. Chacun reconnaît dans cette galerie de portraits des images de sa propre famille et un bonnet qu'il peut coiffer. On rit beaucoup. On attend quelque chose. Mais la situation s'enlise et le spectateur ressent, puisqu'il en fait partie, tout le côté factice et ennuyeux de cette rencontre que l'on veut agréable, qui n'est pas dénuée de tendresse et de bonnes intentions, mais qui n'aboutit pas. Limités sur le plan communicationnel, engoncés dans l'immédiateté de leurs problèmes personnels, sans véritable ouverture sur les autres, les membres désassortis de cette famille s'effleurent et se piquent sans vraiment s'atteindre : observation désolante de rapports familiaux qui se perpétuent à l'intérieur d'une coquille vide.

Denis, le père, qui s'est fourvoyé dans son itinéraire, n'en finit pas de pester contre la déficience de la signalisation routière. C'est un grognon, savoureusement campé par Jean-Jacqui Boutet, qui parle peu sinon pour maugréer sur tout et rien, ou émettre des opinions à l'emporte-pièce. Il a soi-disant cessé de boire. Incarnée avec la fougue et l'énergie de Marie-Ginette Guay, la mère, Claire, est une hystérique racontant sans cesse des anecdotes qui intéressent rarement, menus récits amplement détaillés sur tous les gens de son patelin qu'elle connaît ou qu'elle a connus, et dont elle veut faire partager la vie à ses enfants, en faisant appel à leurs souvenirs d'enfance. Ou encore, elle revient de manière obsessionnelle sur des événements morbides de l'actualité, s'émouvant sur les malheurs d'un couple d'inconnus alors qu'elle demeure absente à ce qui tourmente sa progéniture. Nicole, sa belle-fille, est une lymphatique caricaturale, lente sur tous les plans, dont la vie est remplie de bons de réduction à découper. Richard est un inoffensif balourd, endetté, qui boit sa bière et dont la seule réussite est la pelouse de sa cour, qu'il entretient avec le cadeau d'anniversaire de sa mère, une tondeuse à gazon pour laquelle il éprouve une troublante affection. Carole est la plus vivante, la fille qui a réussi mais végète dans la recherche d'elle-même ; elle prend sa dose de pilules pour apaiser sa névrose, toujours en quête de l'affection de ses parents et de son chum André, un chaud lapin sans nuances, gaffeur et borné, qui vole sa belle-mère en cachette : il fait l'affaire en attendant mieux. S'il y a de la tendresse qui s'exprime ici, on la découvre entre Carole et François, le préféré des parents, l'intellectuel homosexuel en mal d'écriture qui tranche indéniablement sur l'ensemble, le seul qui semble un peu conscient de la triste vacuité de cette fête et rêve à autre chose qu'à l'argent. Par ses questions et ses évocations, il essaie d'allumer et de rassembler les cœurs autour du temps passé. Enfin, il y a l'oncle Roger qu'hébergent Nicole et Richard, un déprimé sans le sou au chômage perpétuel, qui traîne son itinérance devant la télévision, d'une chaîne à l'autre.

À l'exception de François, voilà des gens grouillant dans les « bibittes » de leur quotidien sans surprise, tous plus ou moins frustrés par leur condition financière. Pour eux, sans initiative, le salut ne peut venir que des billets de loterie que leur distribue Claire, propriétaire d'un dépanneur avec Denis, commerce qui fit leur pain et fut leur prison. Tout ce que ces gens n'ont pas et tout ce qu'ils ont de nul devrait ainsi se changer en or.

24 Poses (portraits) de Serge Boucher, mis en scène par Bertrand Alain (Théâtre de la Bordée, 2003). Sur la photo : Pierre Gauvreau (Roger, prenant la photo), Caroline Stephenson (Nicole), Guy-Daniel Tremblay (Richard), Marie-Ginette Guay (Claire), Jean-Jacqui Boutet (Denis), Jean-Sébastien Ouellette (André), Nancy Bernier (Carole) et Réjean Vallée (François). Photo : Daniel Tremblay.

Faut-il en rire ou en pleurer ? Font-ils pitié ? Ils sont en tout cas profondément déprimants. Les éclairages efficaces, réalistes et parfois poétiques d'Alexandre Nadeau ne permettent pas d'illuminer ces *24 Poses*, de trouver quelque profondeur à ces personnages dont l'agitation verbale ou les silences n'apportent aucun message signifiant. On ne dirait pas, comme Bertrand Alain, que le texte colle à la réalité de la famille québécoise. Il s'agit plutôt d'une concentration expressionniste de clichés puisés dans des structures et des rapports familiaux qui débordent la réalité québécoise tout en empruntant sa couleur. Difficile de ne pas y reconnaître quelqu'un ou quelque chose, difficile de tout prendre. On enfonce le clou des disfonctionnements familiaux en mettant en scène des gens « silencieux » enfermés dans leur espace-temps stérile, dans leur incapacité à communiquer et dans leur manque de ressources. Si la mort rôde ici, et si le dénouement désarçonne, tous n'y retrouveront pas la montée dramatique vers la tragédie et la tension à fleur de peau qui font la force de l'intrigue dans *Motel Hélène.*

La lecture assez enlevée de Bertrand Alain mise sur le comique et l'incongruité : elle réserve des surprises, comme cette poursuite avec le tuyau d'arrosage et les éclats émotifs des convives, bien exploités. La distribution est excellente et chacun incarne son malaise avec bonheur, de manière convaincante et précise. **j**